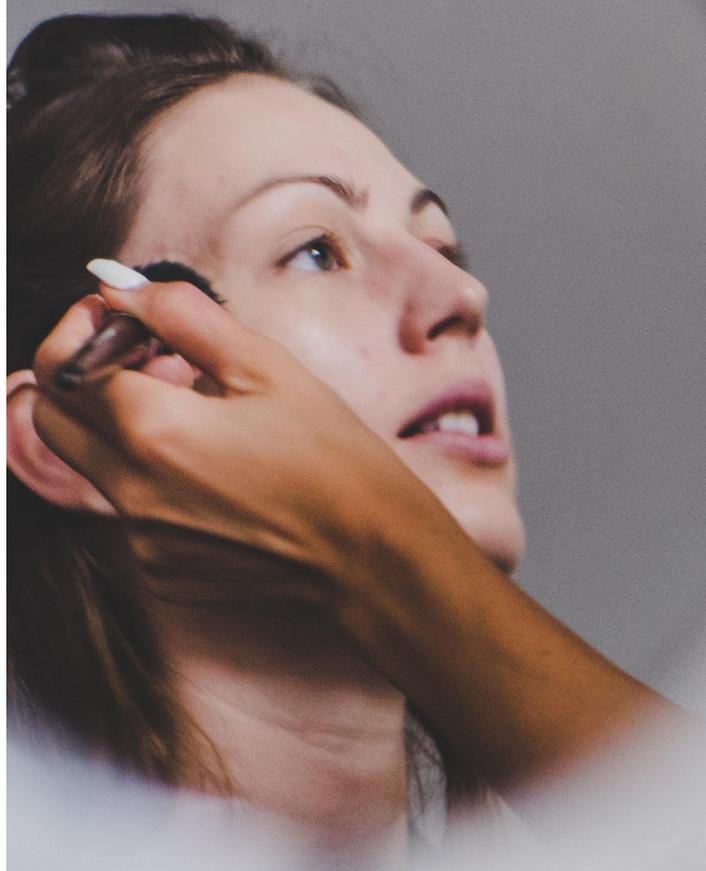


EMILIE VILA

LA VISAGISTE



Librinova

Emilie Vila

La Visagiste

© Emilie Vila, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-2795-3

librinova 

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Conseil n°1

Vivre avec ses complexes

— Est-ce que tu les vois ? J’aperçois Dwayne, mais pas Nina.

Allongée sur une natte, Marie se redressa et fixa la mer. Paul désigna l’horizon.

— Elle est au niveau de la petite embarcation.

— Elle est un peu loin, non ?

— C’est une excellente nageuse.

Elle se tourna vers lui. Elle était si belle à cet instant qu’il se demanda si ce regard s’adressait à lui, si c’était bien sa femme qui se trouvait à côté de lui sur la plage. Son physique quelconque n’avait jamais fait de lui un Casanova et le mystère de l’attirance qu’il avait pu exercer sur cette jeune femme restait entier. Elle l’interrogea du regard.

- Meilleure nageuse que moi ?

Son visage se découpait parfaitement dans le ciel dégagé. Un visage de forme ovale, un peu long. Le menton volontaire, des lèvres fines, un front bombé entouré de cheveux fauves, indisciplinés. Les yeux couleur noisette étaient un peu petits dans cet amas de chair et d’os. D’un geste ample, elle détacha ses cheveux qui cascadèrent sur ses épaules et se laissa tomber de tout son long sur la natte. Dwayne et Nina logeaient dans le même hôtel qu’eux. C’était un beau couple et Paul avait eu quelques appréhensions à leur arrivée. Il n’était pas d’un naturel jaloux, mais ces choses-là arrivaient en un clin d’œil. Un regard, un sourire, et le couple volait en éclat. Il avait été très vite rassuré en voyant le lien qui unissait Dwayne et Nina. Marie tourna la tête vers lui et ce geste provoqua un mouvement uniforme de son épaisse chevelure rousse.

En ce jour de juin, le temps était parfaitement dégagé. De part et d'autre de la plage, les falaises avançaient dans la mer, majestueuses. C'était là qu'ils allaient se promener pendant des heures, le long du terrain de golf. De là-haut, ils contemplaient la mer. Elle s'étendait à perte de vue et la plage paraissait toute petite. Quand ils redescendaient, le rivage grossissait peu à peu, le vent soufflait fort et ils étaient contents de retrouver le calme et l'intimité de leur chambre.

Dwayne accourut vers eux et se sécha debout en regardant la mer. Il avait un corps sec et blanc, un corps d'athlète que Paul lui envia. Il désigna Nina qui nageait.

— Est-ce qu'elle n'est pas un peu loin ?

— C'est un poisson, il ne faut pas s'en faire pour elle.

Et de fait, Nina nageait tranquillement. Elle fut bientôt ralentie par une succession de vagues qui prenaient de l'ampleur. L'une d'elles, plus grosse que les autres, surgit alors brusquement derrière elle. Elle tentait de regagner la rive à présent, mais, tournant la tête, elle aperçut la vague très haute qui retomba sur elle dans un tumulte d'écume. Elle disparut et Dwayne, qui était en train de se tamponner le visage avec sa serviette, s'immobilisa. Marie se redressa.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Sans répondre, Dwayne lâcha sa serviette, mais, au même instant, Nina réapparut dans l'écume. Elle reprit sa nage avec plus de vigueur. Par chance, il n'y avait plus de grosses vagues et elle put regagner la rive rapidement en crawl. Sa tête jaillissait des flots par intermittence et ses cheveux mouillés et brillants dans lesquels se réfléchissaient les rayons du soleil faisaient penser à un mulot aux écailles luisantes. Elle sortit de l'eau et les rejoignit, essoufflée. Dwayne lui couvrit les épaules avec la grande serviette qu'ils partageaient. Elle dégagea ses longs cheveux et les ébouriffa doucement de la main. Quelques gouttelettes glacées chatouillèrent les mollets de Paul.

— C'était comment ? demanda-t-il.

— Salé.

Elle se plaqua contre Dwayne et l’embrassa. Elle éclata de rire.

— C’est malin, fit-il doucement.

— Tu m’as fait une de ces peurs !

— Tu sais bien qu’il ne peut rien m’arriver.

Ils s’allongèrent sur le ventre en se serrant sur la grande serviette. Ils se ressemblaient étrangement tous les deux, comme un frère et une sœur. Le même blond vénitien, le même iris bleu et la même clarté de peau. Marie prenait le soleil, le visage tendu vers le ciel. Ils s’étaient installés près de la digue. La plage se remplissait doucement, mais l’endroit restait tranquille à cause de la pluie qui était tombée pratiquement sans interruption jusqu’au petit matin. Les galets humides brillaient comme des diamants et l’air exhalait une douce odeur d’herbe mouillée. Les averses avaient nettoyé l’horizon si bien que la mer foncée se détachait nettement du ciel plus clair. Le vent était tombé, seuls le va-et-vient des vagues et quelques voix lointaines venaient briser le silence. Nina se leva. Dwayne l’imita.

— Nous retournons à l’hôtel. Elle a envie d’un chocolat viennois.

— Par cette chaleur ? fit Paul.

— Le bain m’a refroidie.

Ils s’éloignèrent, leurs épaules recouvertes par la serviette géante.

La petite pension dans laquelle ils séjournèrent se trouvait à deux pas de la plage. Ils se levaient tard tous les matins avec Marie. Richard, le propriétaire, leur apportait le petit-déjeuner sur une terrasse ombragée. Il les appelait « mes petits mariés » et leur décrivait des lieux qu’il fallait absolument voir. Puis, il leur demandait s’ils seraient rentrés pour le dîner parce que Coralie, sa fille, allait faire la cuisine et que c’était quelque chose. Leur chambre était petite, mais confortable. Le lit était placé sous la fenêtre qu’ils fermaient à l’espagnolette pendant la nuit. Avec la brise matinale, les

voilages blancs flottaient au-dessus de leurs têtes et ils n'avaient qu'à tendre les bras pour tourner la poignée et pousser les battants de la fenêtre. Les jours s'écoulaient doucement, limpides comme un filet d'eau entre les doigts, et ils ne cherchaient pas à retenir quoi que ce soit. Après le petit-déjeuner, ils allaient marcher sans but précis dans Etretat, sur la promenade de mer ou en haut des falaises. Ils marchaient pendant des heures, puis s'achetaient de quoi pique-niquer ou, quand il faisait mauvais temps, tâchaient de trouver un restaurant qui acceptât de les servir malgré l'heure tardive. Ensuite, ils allaient toujours au même endroit, un coin tranquille, et s'allongeaient sur l'herbe. Marie posait sa tête sur son épaule, ils discutaient en regardant le ciel et finissaient par somnoler un peu. Si le temps le permettait, ils enfilaient des maillots de bain et restaient un moment sur la plage. Aux alentours de dix-huit heures, ils s'installaient dans un café et commandaient des boissons fraîches, puis se changeaient et sortaient dîner ou prenaient, quand Richard insistait, leurs repas à la pension. Ils regagnaient leur chambre et les soirées aussi se ressemblaient un peu. Ils s'endormaient au milieu de la nuit, épuisés par leurs ébats, et descendaient tard le matin dans le hall où Richard les accueillait avec des tartines de pain frais. Il disait : « Voilà mes petits mariés ! » et une nouvelle journée commençait.

La chaleur l'enveloppait peu à peu et son corps se transformait sous l'effet des rayons du soleil et du sel des embruns qui piquait délicieusement la peau. La falaise de gauche offrait un profil parfait, semblant prendre la pose avec le soleil qui descendait vers elle, oblique. Le point de vue devait être fabuleux aussi depuis l'autre falaise où il y avait des photos merveilleuses à réaliser. Seulement, il fallait y aller tout de suite, avant que les ombres progressent, avant que les couleurs changent. Se lever, enfiler ses vêtements, prendre son *Leica M8* qui se trouvait dans la besace de Marie, étalée sur les galets comme une méduse échouée, et grimper sur la falaise d'un bon pas avec en tête la position qu'il allait adopter. Il sentit sous ses doigts le poli et la fraîcheur des galets. À ses côtés, Marie semblait endormie. « Plus tard », se dit-il. Le petit père Frazer lui avait dit un jour : « Quand tu sens qu'un point de vue est bon, arrange-toi pour le saisir tout de suite. Si tu attends, il s'en va. » Le père Frazer était photographe lui aussi. Il

possédait un atelier voisin au sien. Il ne pouvait s'empêcher de lui donner des conseils alors que tout le monde savait qu'il n'avait pas fait grand-chose de sa vie en réalité. Il devait avoir quatre-vingts ans, peut-être moins, mais c'était l'âge qu'on lui donnait en raison de la posture qu'il adoptait et qui lui donnait l'air d'être en permanence voûté. Il n'avait jamais vécu de sa passion bien qu'il prétendît le contraire. Il n'empêche, c'était un sacré bon photographe. Il donnait des conseils valables et, une fois de plus, il aurait dû les suivre. Déjà, le soleil avait changé de position et les nuages aussi, le paysage ne donnait plus le même relief et ce qu'il avait cru comprendre, ce qui l'avait touché quelques instants plus tôt, était en train de se déliter. Il pouvait faire du bon travail, il le savait, mais il ne parvenait à rien depuis qu'ils étaient arrivés au bord de la mer. Les jours passaient et il se contentait de profiter de la tranquillité de l'endroit, de marcher pendant des heures et de discuter à l'ombre de la petite terrasse de la pension. Il tendit sa main vers la besace où se trouvait le *M8*. Marie poussa un petit gémissement. Elle avait les yeux fermés et il croyait qu'elle dormait jusqu'à ce qu'elle dise :

— Je commence à m'endormir et ce n'est pas bon.

— Vraiment ?

— Le soleil tape fort. Je vais être toute molle après.

— Je te réveillerai.

— Y a-t-il des jolies filles sur la plage ?

— Il n'y a que nous deux sur cette plage.

Elle entrouvrit les yeux et regarda alentour.

— Tu mens. Il y a cette fille juste là.

— Il n'y a que nous deux.

Elle referma les yeux.

— Je voudrais être un lézard.

— Dans ce cas, je serai ton lézard de mari.

— Je ne veux pas que tu deviennes un mari.

— Je croyais que c'était ce que j'étais.

— Je veux que tout reste comme avant, que personne ne fasse de différence à cause du mariage, et surtout pas nous.

— Comme tu voudras petite femme.

— Tu continues !

— Je t'appelais déjà comme ça avant, mais si tu préfères, à partir de maintenant, tu seras *ma* petite femme.

— Il ne faut rien changer, absolument rien.

Sa voix devenait de plus en plus traînante, elle n'allait pas tarder à rêver à voix haute au fil de la conversation, comme elle le faisait quand elle s'endormait en voiture. Elle avait regroupé ses vêtements - jean, tee-shirt et une paire de Converse - près de sa tête. Elle s'habillait délibérément en garçon manqué, refusant avec obstination tout signe de féminité, mais sur la plage, à cet instant, elle était d'une féminité incroyable dans le maillot une pièce rouge qu'ils avaient acheté ensemble dans la petite station balnéaire. Son corps était inondé de soleil et des hommes la regardaient. Puis, ils tournaient la tête vers lui et semblaient l'envier, ce qui le comblait de bonheur. Il n'était pas habitué. D'ordinaire, avec ses vêtements de garçon, elle passait inaperçue. Elle n'avait pas été à l'aise quand elle avait enlevé ses vêtements, mais à présent, elle restait allongée, les bras tendus le long du corps.

— J'ai envie de me baigner.

— Qu'est-ce qui t'en empêche ?

— Je n'ai pas le courage.

— Tu devrais y aller avant de t'endormir. Le soleil est mauvais à cette heure-ci.

— Je vais me faire remarquer dans ce maillot de bain !

— Il te va divinement bien !

Au bout de quelques minutes, elle dormait pour de bon. Il appuya à son tour la tête sur la natte que les galets rendaient inconfortable. Il roula en boule son pantalon et le fit glisser sous sa tête. Le pantalon allait être complètement froissé, il se le reprocherait en rentrant à la pension, mais peu lui importait à cet instant. Seuls les rayons du soleil et le bruit lénifiant du ressac comptaient.

Ils rentrèrent à la pension deux heures plus tard. Il sentit le goudron chaud sous ses semelles légères. Il était un peu abasourdi par la sieste qu'il venait de faire sur la plage. Une fois à la pension, ils commandèrent des Monaco à Richard. Un petit poste de radio à piles crasseux derrière le bar diffusait des chansons de variété entrecoupées de commentaires plus longs que les chansons elles-mêmes. La voix masculine de l'animateur, une voix claire et enjouée, meublait le silence. Dwayne et Nina, assis à une table, feuilletaient les journaux de la région dans une semi-pénombre. Richard leur avait expliqué qu'ils cherchaient du travail pour l'été. Tout en lisant, Nina entortillait une mèche de cheveux entre ses doigts. De la cuisine s'échappait une odeur d'ail et de poisson. Coralie, la fille de Richard, dressait les tables recouvertes de nappes Vichy. Elle portait un tablier grenat qui scindait son ventre lourd, et son jean traînait sur le sol au niveau des talons. Ses cheveux gras étaient attachés et sur ses ongles rongés, un reste de verni nacré finissait de s'écailler. Richard désigna Dwayne et Nina :

— Les pauvres, ils ont fait chou blanc aujourd'hui.

Malgré tout, ils ne semblaient pas découragés et scrutaient les petites annonces. Paul les trouva courageux. Il était en vacances et d'un naturel paresseux. Tout effort lui parut insoutenable. Nina leva les yeux vers lui.

— Vous avez l'air d'avoir dormi.

Il répondit en souriant qu'ils avaient, Marie et lui, dormi d'un sommeil de plomb sur la plage et qu'il aurait fallu un coup de canon pour les réveiller.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous étiez photographe ? fit Dwayne.